

L'énigme Vivian Maier

Maryse Andraos

Numéro 324, été 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/90907ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andraos, M. (2019). L'énigme Vivian Maier. *Liberté*, (324), 81–82.

L'énigme Vivian Maier

MARYSE ANDRAOS

A photograph is a secret about a secret. The more it tells you, the less you know.

DIANE ARBUS

L'histoire a fait le tour du monde. Vivian Maier, gardienne d'enfants et photographe de rue, est morte dans l'anonymat alors que ses négatifs, stockés dans des entrepôts qu'elle ne payait plus depuis des mois, étaient vendus à l'encan, développés, publiés en ligne, dispersés au plus offrant sur eBay, et gagnaient progressivement la reconnaissance populaire. Ses images de New York et de Chicago dans les années 1950 à 1980 révèlent alors une photographe d'exception, d'une rare proximité avec ses sujets, maître dans l'art de l'instant décisif.

Dix ans après son décès en 2009, Maier est devenue légende. Le mystère qui l'entoure a fait l'objet de deux documentaires, d'une biographie et de plusieurs livres d'art où ses photos côtoient les récits captivants que l'on a pu recueillir sur sa personnalité hors normes. La nourrice, nous révèle-t-on, était vieille fille, portait des chemises d'homme parce qu'elle les disait mieux faites, et des chapeaux même en dormant. Cultivée, elle avait des opinions bien arrêtées qu'elle exprimait sans demander pardon et n'acceptait pas qu'on lui dicte d'autres conditions que les siennes. Mais en dehors de ces traits de caractère révélés par les familles chez qui elle a vécu, bon nombre de questions demeurent sans réponse, ce qui sert la création d'un mythe et les gains de ce qu'il faut bien appeler une industrie.

On ignore comment elle a appris la photo et si elle a un jour nourri des ambitions professionnelles; pourquoi elle a coupé les ponts avec ses proches et pour quelles raisons elle ne souhaitait pas être retrouvé, même par ceux qui lui voulaient du bien. De qui, de

quoi se protégeait-elle? Ceux qui l'ont connue se mettent d'accord pour dire que Maier révélait très peu d'elle-même à qui que ce soit. Elle éludait les questions personnelles, multipliait les noms d'emprunt et se prétendait native de la France, accent fabriqué à l'appui. Sa vie, elle la confiait aux objets, aux cassettes et aux films qu'elle enregistrait, un bagage qui la suivit et s'accumula lourdement jusqu'à la fin de ses jours comme un prolongement inséparable de son être. Au cœur du trésor de quatre tonnes, ses rouleaux de négatifs étaient conservés dans des coffres cadénassés, protégés contre les intrus. Elle était convaincue que si elle ne les avait pas cachés, les gens les auraient volés ou détournés à leur profit, rapporte un de ses anciens patrons. L'ironie du sort a voulu que d'autres s'accaparent ses clichés précisément parce qu'elle les avait gardés sous clé.

Mais Vivian Maier est loin d'être impuissante dans l'après-vie. La «femme mystère», comme elle s'appelait elle-même, se dérobe; elle résiste à l'appropriation. Depuis son tombeau, elle semble nous narguer: «Là où vous croyez me lire, c'est moi qui vous lis; plus vous me cherchez, plus je vous échappe; je vous ai capturés sur la pellicule tandis que vous, pauvres curieux, poursuivez vainement mon image.» Les nombreux autoportraits où elle apparaît, caméra à la main, reflétée par les vitres et les miroirs qui se présentent à elle, ne contribuent qu'à épaissir le mystère: son visage est bien là, mais ses motivations profondes, elles, restent hors d'atteinte.

Maier a refusé toute sa vie le lot de la plupart des femmes: être regardée, envahie, inventée par les yeux d'autrui. Elle a choisi d'être celle qui regarde, celle qui enregistre. Issue de la classe ouvrière (sa mère, qui l'a élevée seule, était femme de chambre), elle

est devenue nounou parce que cela lui permettait de passer du temps dehors et de mieux se livrer à sa passion qu'en travaillant à l'usine. Son gagne-pain lui a probablement servi dans l'exercice de son art, puisqu'être employée au service d'une famille, comme photographe des inconnus dans la rue, implique de savoir se faire oublier. Une femme occupant un métier domestique est de facto laissée dans l'ombre; qui lui prêterait une vocation artistique? Pour Maier, c'est sans doute une bénédiction.

Figier, isoler ce qui serait emporté dans le mouvement du monde. La photographe n'a peur de rien.

«Je suis une sorte d'espionne», aurait-elle répondu à un homme qui lui demandait ce qu'elle faisait dans la vie. Sous la mystification apparente, cette affirmation est d'une telle exactitude qu'on pourrait presque la qualifier d'honnête. Maier était détective du réel, et comme toute bonne détective, elle a veillé à effacer ses traces.

Si elle cultive son propre secret comme un jardin, elle s'intéresse à toutes les affaires non classées sur lesquelles elle tombe. Elle accumule les journaux (des piles et des piles dans sa chambre à l'étage, creusant le plancher jusqu'à exiger l'installation d'une poutre de soutien), et plus particulièrement les faits divers, qu'elle entoure, découpe, classe dans des cartables pleins à craquer. Ayant noté un meurtre

non résolu sur un morceau de carton, elle se rend sur les lieux du crime, puis aux funérailles de la victime où elle enregistre un film en Super 8, telle une journaliste qui ne couvrirait l'histoire que pour elle-même. L'étude de ses clichés montre qu'elle photographiait des quotidiens, sous toutes les formes imaginables : ouverts dans les mains des lecteurs, en vente dans des kiosques et des machines distributrices, jetés aux ordures, déchiquetés sur le sol, caressés par des ombres contrastées évoquant l'esthétique du film noir – un genre dominé par le crime. Ces images mettent en relief son obsession pour le côté sombre de l'humanité, mais aussi la façon dont la marche du temps condamne au rebut les nouvelles produites et consommées au jour le jour. Le projet de Maier, tout au contraire, archive, conserve, sauve de l'oubli la nouvelle dont on ne parle plus, ou dont on ne parlera jamais.

Dans sa caméra, documenter le fait divers, c'est traquer les petits drames, ceux qui échappent au regard : un bouquet de fleurs jeté dans une poubelle publique ; un cheval couché en pleine rue dans une flaque de sang alors qu'un autre, bien en vie, tire une calèche en arrière-plan ; un homme plaquant une femme visiblement en colère contre un édifice public. Chacune de ces photographies abrite une énigme : quel est l'amour non désiré qui a conduit ces fleurs aux ordures, quel véhicule a tué ce cheval, cette femme échappera-t-elle à l'emprise de son compagnon, aucune légende n'est là pour éclairer le hors-champ.

Le fait divers, disait Barthes, a à voir avec l'inexplicable, il intervient « là où le monde cesse d'être nommé ». Devant ces images, on est aux prises avec une double illisibilité : celle des sujets, mais aussi de leur témoin. Certes, l'âme de Maier transparaît dans son travail, par un regard doux-amer sur la vie humaine, attentif aux existences anonymes, laissées-pour-compte. Mais les déductions restent limitées, parce que

le médium « dissimule toujours plus qu'[il] ne montre », comme le relevait brillamment Susan Sontag. La photographie entretient le secret là où elle prétend le révéler. Nulle surprise que ce soit cet art précis qui ait choisi Maier. On est choisie par ce qui nous échappe, par ce qu'on ne parvient pas à être sans conflit.

Chaque journée que passe la gouvernante à arpenter les rues, avec ou sans enfants à sa charge, n'est vouée qu'à ce but : capturer un secret et l'emporter avec elle. Figer, isoler ce qui autrement serait emporté dans le mouvement permanent du monde. La photographe n'a peur de rien. Elle grimpe au sommet des immeubles, explore les quartiers les plus dangereux de Chicago où même les journalistes n'osent mettre le pied. Elle veut tout voir, capter les plus beaux accidents du hasard. Absorbée dans son viseur, elle attend que la mère soulève son enfant qui pleure dans le panier d'épicerie, que la dame courbée sur un banc public se tourne vers elle. Elle sait prédire l'instant où l'événement se produira, appuyer sur le déclencheur comme on saisit entre ses doigts un papillon fugitif. Elle ne reverra cette image que sous la forme d'un négatif, qu'elle ne développera pas, faute de moyens. L'image s'imprime sur la pellicule en même temps que sur sa rétine.

Vivre sa vie à travers la lentille d'une caméra, c'est faire de son existence une recherche sans apaisement. Les cent cinquante mille prises répertoriées de Vivian Maier – qui photographiait rarement deux fois le même sujet – montrent qu'il ne s'agissait pas d'un simple passe-temps, mais d'une dévorante nécessité. D'un amour du geste, sans recherche d'approbation extérieure. Il y a là quelque chose du Sisyphé camusien, les deux pieds dans l'absurde, créant sans autre but que le processus lui-même. Il faut imaginer Maier heureuse.

Dans le documentaire le plus connu consacré à la photographe, *Finding*

Vivian Maier, les personnes interrogées la plaignent. Elles se désolent que cette femme n'ait rien fait de son immense talent et se soit condamnée à la solitude. Mais être artiste n'implique pas nécessairement de défendre son œuvre dans le monde. La création suppose le retrait, qui est autant la conséquence du geste (on est seule parce qu'on crée) que sa source (on crée parce qu'on se sent étrangère au monde). À l'inverse, se mettre de l'avant, se promouvoir, exige de s'arracher à la méditation du viseur, de la page, du tableau, et de se mettre en scène, au prix de compromis parfois douloureux. Si l'œuvre a une dimension intime, le simple fait de l'exposer aux regards peut être vécu comme une souffrance. A fortiori si l'on est syllogomane, et que se séparer d'un objet équivaut à revivre une perte traumatique.

Durant ses dernières années, Maier reste assise de longues heures dans le parc près de son appartement à fixer le lac Michigan. Elle mange de la nourriture à même la boîte de conserve (« C'est délicieux ! » dit-elle à son voisin en levant le pouce) et fouille dans les poubelles. L'argent n'a jamais été son truc ; elle l'a librement dépensé, investi dans ses voyages, ses Rolleiflex et chacune des poses de ses milliers de pellicules, dépensé comme on dépense sa vie. Elle a assez parcouru le monde, assez collectionné le présent ; il lui suffit de laisser ses pensées vagabonder, acceptant ce qui passe sans chercher à le retenir. Elle ne se doute pas qu'elle est en train de devenir, elle aussi, un fait divers. Un sujet dans le viseur d'autres artistes, parmi lesquels une chorégraphe du Wisconsin, un poète de Saskatchewan, une troupe de théâtre de Londres, une fanfare d'Iowa, un graffeur brésilien... et une autrice montréalaise. (L)

♦ **Maryse Andraos** est autrice, réviseuse et éditrice.